

**COLLECTION ART, HISTOIRE, PHILOSOPHIE**

<b>ANDRÉ MÉNABREA</b> SAINT VINCENT DE PAUL, LE MAÎTRE DES HOMMES D'ÉTAT. (Couronné par l'Académie Française).....	150 fr.
<b>JOHN CHARPENTIER</b> L'ORDRE DES TEMPLIERS. (Couronné par l'Académie Française).....	150 fr.
<b>RAOUL STÉPHAN</b> L'ÉPOPÉE HUGUENOTE. (Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).....	210 fr.
<b>PIERRE LEPROHON</b> SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.....	195 fr.
<b>HENRI DE MONTFORT</b> LE DRAME DE LA POLOGNE (Couronné par l'Académie Française et par l'Académie des Sciences Morales et Politiques).....	240 fr.
<b>EMILE DERMENGHEM</b> JOSEPH DE MAISTRE, MYSTIQUE.....	220 fr.
<b>ROBERT D'HARCOURT</b> DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE <b>EMMANUEL DE MARTONNE</b> DE L'INSTITUT <b>ÉDOUARD PAYEN</b> DE L'INSTITUT	
<b>HENRI DE MONTFORT - GABRIEL PERREUX - MARCEL REINHARD</b> <b>ANDRÉ TOLEDANO</b> FRONTIÈRE POLONO-ALLEMANDE.....	230 fr.
<b>HENRI DE MONTFORT</b> LA PRUSSE AU TEMPS DES PRUSSIENS.....	120 fr.
<b>LOUIS LALLEMENT</b> LA VOCATION DE L'OCCIDENT.....	295 fr.
<b>RAYMOND CHRISTOFLOUR</b> GRIGNION DE MONTFORT.....	290 fr.

**A Paraître :**

<b>FRED BERENCE</b> LEONARD DE VINCI, Ouvrier de l'Intelligence. MICHEL-ANGE, ou la Volonté de Puissance.....	590 fr.
<b>MAURICE BOUCHER</b> LE SENTIMENT NATIONAL EN ALLEMAGNE.	
<b>MARCEL BRION</b> SAVONAROLE.	
<b>LUCIEN DUPLESSY</b> LA MACHINE OU L'HOMME.	

**COLLECTION LES PLUS BEAUX ÉCRITS**

<b>R. P. PIE REGAMEY</b> LES PLUS BEAUX TEXTES SUR LA VIERGE MARIE.....	220 fr.
<b>PIERRE DU COLOMBIER</b> LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS ARTISTES.....	220 fr.
<b>BERNARD CHAMPIGNEULLE</b> LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS MUSICIENS.....	280 fr.
<b>DOM BERNARDET</b> LES PLUS BEAUX TEXTES DE LA LITURGIE ROMAINE. (Préface de PAUL CLAUDEL).....	220 fr.
<b>MOHAMED EL KHOLTI, LEOPOLD SENGHOR, RAKOTO RATSIMAMANGA, ÉDOUARD RALAJMIHIATRA, PIERRE DO DINH</b> LES PLUS BEAUX ÉCRITS DE L'UNION FRANÇAISE.....	395 fr.
<b>DOM ALEXIS PRESSE</b> LES PLUS BEAUX ÉCRITS DE SAINT BERNARD. (Préface de DANIEL-ROPS).....	225 fr.

290 Fr.

RAYMOND CHRISTOFLOUR

# GRIGNION DE MONTFORT



LA COLOMBE



LOUIS MARIE GRIGNION DE MONTFORT

RAYMOND CHRISTOFLOUR

# GRIGNION DE MONTFORT

*APÔTRE DES DERNIERS TEMPS*

*LA COLOMBE*

*EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER*

*5, rue Rousselet, 5*

*PARIS*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR  
VÉLIN SAINT MORICE  
NUMÉROTÉS DE 1 A 50

*A DANIEL-ROPS*

*Admiration et amitié.*

« Cependant, tout ce que peut oser quelqu'un, moi  
aussi, je l'ose. »

SAINT-PAUL (II Corinth. XI-21)

Nihil obstat  
ÉLIE MAIRE  
Can. Cens es off.

---

Imprimatur

Lutetiæ Parisiorum die 10a decembris 1946.

H. LECLERC,  
Vicaire général.

## INTRODUCTION

*J'écris ce livre pour des temps amers, plongé dans un bain de fiel, de sang et de larmes, dévoré par le malheur du monde et par la souffrance de Dieu. Ma plume, en mal de métamorphose, se sent devenir fouet. Pourtant Dieu m'est témoin que je vous aime, hommes, mes frères poignardés.*

*On demande si le Déluge arrive. Le Déluge a commencé. Il submerge déjà les lieux bas. Il a noyé la conscience des faibles et les esprits sans amarres; il monte à la gorge des honnêtes gens; les insensés qu'il menace, en hâte abandonnent les tours, dans l'espoir stupide de subsister sur leurs ruines. Montons sur les sommets. Détachons l'Arche. Protège-nous, tour de David!*

*Pendant qu'on bâillonne les prophètes et qu'on martyrise les enfants, sœur Anne, notre âme en peine, dans le poudroïement de la route vide, dans le moulonnement des feuillages où le printemps commence à verdoyer, sœur Anne, ne vois-tu rien venir?*

*J'aperçois les cavaliers rouges de l'Apocalypse, les chevaliers du Graal, les apôtres des derniers temps; ils portent le cierge des pénitents et le glaive d'or des croisés. Arriveront-ils avant l'extermination des justes?*

*Aux affamés auxquels on n'offre que des friandises qui les écœurent, Grignon de Montfort apporte la nourriture des forts; ce saint sans prévenances est un pain bis, sombre d'aspect, qui contient avec la farine le son grossier, capable de rebuter les museaux délicats. C'est le pain substantiel, le pain de vie qui recompose les moelles et qui active le sang. Beaucoup, même parmi ses fils, ne le trouvent pas assez bénin pour leur palais habitué aux choses fades. Il est ainsi. C'est un attribut inséparable de sa tendresse et de sa fécondité que cette force abrupte, sans pitié pour les convenances du monde.*

*Le peuple béat attend le salut des constitutions et des gouvernements, des techniques, des répartitions et des salaires. Il faut de tout cela, on me l'affirme, il faut des économistes et des ingénieurs, des acrobates et des hommes de science. Mais à quoi bon les constructeurs s'ils ne cherchent pas le rocher, s'ils bâtissent sur le sable ou sur la vase pestilentielle?*

*On invente, on exploite, on fait du nouveau, du riche, de l'immense. Tout cela sent la mort et le cadavre.*

*L'inventeur du téléphone, m'a-t-on dit, ne voulut à aucun prix qu'on l'installât dans sa maison. De même, Branly considérait avec effroi la découverte sortie de son cerveau et qui lui avait donné tant de peine amoureuse. C'étaient des ouvriers probes. Au soir de leur journée bien remplie, ils s'aperçurent que leurs récoltes étaient volées par les démons.*

*C'est toute l'histoire du monde depuis plusieurs siècles. L'Humanité a vendu son âme au diable pour la possession de la terre. Tout ce qu'elle gagne à la sueur de son front lui est ravi par le Prince des Ténèbres et est employé à son malheur. Tous ceux qui pensent le savent désormais au fond d'eux-mêmes. Les plus logiques nous offrent le désespoir et la fiole de poison de Faust.*

*Or, nous pouvons toujours être sauvés. Même au bord de l'abîme, l'Ange que nous prions peut nous retenir par un cheveu de notre tête. Écoutons venir les saints, la dernière phalange, qui annoncent la Résurrection et la Vie. Mettons-nous à leur dure école et à leur suite. Ce sont là les instructeurs et les chefs que nous attendons, les médecins pour nous guérir. Il n'est pas possible que le cœur du monde, ce cœur bardé du triple airain des concupiscences, ne tressaille pas au retentissement lointain de leur troupe en marche.*

## PREMIÈRE PARTIE

# L'ÉPOPÉE MONTFORTAINE

I

## DEPART

*CHRONOLOGIE : Naissance de Louis-Marie Grignon de Montfort à Montfort-sur-Meu, le 31 janvier 1673. Entrée au Collège des Jésuites de Rennes (1683). Départ pour Paris (1693).*

Aube de septembre sur la campagne de Rennes. Des vapeurs flottent comme des songes sur les bras noirs de la rivière qui coule au ras de ses berges et sur les grandes prairies inondées que la saison déclinante transforme peu à peu en marécages. Le brouillard clôt les horizons, noie les haies basses d'épines et de houx et laisse émerger des chênes émondés et des files de peupliers fantômes ; quelques vaches assoupies ruminent ; d'autres bougent vaguement et leurs lents mouvements ajoutent encore au silence.

L'homme a refusé le cheval qu'on lui offrait pour le voyage. Il n'a pris qu'un bâton noueux près de la porte, une besace avec quelque linge et dix écus. Après le village de Cesson et le moulin des Bénédictines de Saint-Georges, ses deux compagnons, un jeune garçon et un vieux prêtre, l'ont quitté et sont retournés vers la ville. Il est seul maintenant, face à l'Orient, devant la route immense et le déroulement du monde inconnu.

Or, comme il se hâte dans la fraîcheur piquante du petit jour et qu'il aborde le premier pont sur la Vilaine, de l'opacité blanche une forme a surgi, dont il n'a vu que les yeux tristes ; un pèlerin peut-être, parti vers Saint-Mieu-de-Gaël, pour demander la guérison de la gale. L'homme a détaché la bourse de sa ceinture et il l'a tendue à cette ombre.

Au second pont, il a rencontré un autre affligé. Celui-là non plus n'a rien dit et simplement il le regarde. De la besace l'homme a tiré son habit neuf et il l'a mis entre les mains du misérable.

Au troisième pont, un mendiant encore était là. Elles sont trois aussi, les Parques muettes qui signent les destinées. Et les trois personnes de la Trinité réclament trois fois l'offrande d'amour. L'âme qui a versé le triple péage et trois fois confirmé ses vœux ne retournera pas en arrière. L'homme contemple ce gardien du seuil qui attend aussi son obole. La bourse est vide, le bissac aussi. Pourtant le dépouillé peut encore donner quelque chose. Il quitte son mauvais habit. Il l'offre à son frère en échange de ses loques.

Désormais, le pacte solennel est conclu avec la joie. Le pauvre est sans poids, allégé de tout ce qu'il avait à défendre. Son dénuement émousse l'envie, désarme la violence. Etant sans désir, il est sans prise, impalpable. Il peut regarder le passant d'un œil tranquille, sûr de n'avoir rien usurpé.

Celui-là, dont nous contons l'histoire, s'avance maintenant comme un homme libre. Il ne se retourne pas. Il est de taille haute, de complexion robuste. Il a les joues « assez vermeilles », des yeux grands et vifs, le visage allongé, le nez aquilin, ses « cheveux plats retombant modestement sur son large front ». Dans ses fortes mains il tient un chapelet, une vierge de bois qu'il a sculptée et il regarde à terre.

Il s'appelle Louis-Marie Grignon, esclave indigne de Marie.

\*\*

Il a laissé tomber les vingt premières années de sa vie, comme on secoue la poussière de son manteau.

Derrière lui, il y a Montfort, petite ville tortueuse et fermée, encombrée de charrettes et d'animaux, dont les maisons de schiste bleu dévalent parmi les vergers vers les eaux calmes du Meu, du Garun et de l'étang peuplé de roseaux (1), où se mirent les clochers, le donjon et la cuirasse démantelée de ses remparts. Et dans cette cité morose, en façade sur la rue de la Saunerie par où viennent de la mer les charrois de sel, la maison à deux étages, de bourgeoise apparence, où il est né le 31 janvier de l'an de grâce 1673. Jean-Baptiste Grignon, sieur de la Bachelleraie, avocat au baillage, « noble homme », irascible, assez fier quoique peu accommodé, était son père. Sa

(1) Desséché depuis en 1761.

mère (1) était tendre, pieuse, un peu craintive, comme l'épouse du seigneur de Combours, et parmi les dix enfants dont il était l'aîné, il préférait sa sœur Louise, qu'il entraînait à la prière en lui disant : « Chère sœur, vous serez toute belle si vous aimez Dieu. »

A la demeure montfortaine, il préfère la ferme de la Bachellerie, où travaille encore sa nourrice, la mère Andrée. Son toit de chaume ne couvre qu'une pièce unique, éclairée d'une seule fenêtre, où sur la table commune il a partagé souvent le plat de lard et le brouet d'herbes avec les laboureurs, les journaliers et les garçons de charrue.

A une lieue et demie de Montfort, la gentilhommière du Bois-Marqué, elle aussi propriété paternelle, domine un pays de forêts, de bruyères et de hauts ajoncs. Chaque été, les vacances l'y ramènent. Elle est ceinturée de douves, entourée de jardins et de bosquets et elle arbore à son pignon la girouette carrée qui rappelle la bannière féodale. On voit à l'intérieur reluire le chêne des beaux meubles frottés à la cire, briller les ferrures des armoires et des coffres et les plats d'étain sur les vaisseliers. Le maître du logis surveille ses écuries, ses étables, sa basse-cour et son pigeonnier et arpente ses cinquante hectares de culture, chaussé de guêtres, coiffé d'un vieux chapeau de feutre lustré et le fusil en bandoulière. Mais Louis aime surtout fuir le bruit et s'isoler sous les charmes qui ombragent les belles terrasses.

Du fond de ce vieux pays secret de landes et de bocages, le mystère celtique et chrétien accourt vers lui et s'insinue dans son âme d'adolescent. Il prête l'oreille aux échos étouffés de la proche forêt de Brocéliande, qui se souvient des exploits de Parsifal, des enchantements de Viviane et de Merlin, et du saint roi Judicaël qui, sous les traits d'un lépreux, fit un jour l'aumône à Notre-Seigneur Jésus-Christ. En Bretagne, tous les arbres, toutes les fontaines, toutes les pierres ont des voix et la religion du vrai Dieu continue à parler le langage poétique des fées.

Louis Grignon a entendu dans les veillées, blotti au coin de l'âtre, chanter ces anciens cantiques étranges qui bouleversent le cœur : celui de l'enfer (2), terrible comme une danse macabre : « Chrétiens, descendons tous en enfer, pour voir quel supplice effroyable endurent les âmes damnées, que le Dieu juste tient enchaînées au milieu des flammes pour avoir abusé des grâces de ce monde.

(1) Elle s'appelait Jeanne Robert de la Vizeule de Launay et était fille d'un échevin de Rennes.

(2) Du P. Morin (xv<sup>e</sup>).

« Dans l'abîme profond, plein de ténèbres, jamais ne luit la moindre clarté. Les portes ont été fermées et verrouillées par Dieu, il ne les ouvrira jamais : la clef en est perdue... »

« ...Ils hurlent à tue-tête ainsi que des chiens enragés... Satan préparera leurs repas avec les ordures des monstres, ramassées dans des ruisseaux de feu. Et pour boisson, ils auront leurs larmes mêlées à des choses immondes et au sang abject des crapauds... »

Et celui du Paradis (1) d'une si pénétrante suavité :

« ...Je verrai les portes du Paradis ouvertes pour m'attendre et les saints et les saintes prêts à me recevoir.

« Je serai reçu par la Trinité dans son beau palais, au sein des louanges et des harmonies.

« Et là, en vérité, je verrai Dieu le Père avec son Fils et le Saint-Esprit.

« Je verrai Jésus, plein de bonté, placer sur mon front une belle couronne.

« — Vos corps heureux, dira Jésus, étaient des trésors cachés en une terre bénie.

« Vous êtes en ma cour comme des pieds de rosiers blancs, de lis ou d'aubépine à l'angle du jardin.

« Vous êtes, dans mon jardin, comme des rosiers qui perdent leurs fleurs à l'automne et qui re fleurissent de nouveau.

« Pour des souffrances légères, pour des angoisses brèves, nous serons bien payés par Dieu, notre véritable Père.

« Elle sera belle à voir, la Vierge bénie, couronnée de ses douze étoiles... »

Il a entendu chanter ces plaintes, le petit poète, au coin du feu ou le soir, au retour des noces ou des pardons. Sur les vitraux de la Collégiale, il a vu peinte la légende de la cane qui a donné son nom à la ville (2). Il était autrefois, au bourg de Saint-Gilles, une pieuse fille qu'on nommait Nicole Corhégol ; un jour, elle était tombée sur une bande de soudards qui l'avaient livrée au seigneur de Montfort. Ayant supplié saint Nicolas, patron de la ville, de la délivrer, elle lui avait promis de se rendre chaque année à son grand pardon, adjurant de plus, au cas où elle mourrait avant d'accomplir son vœu, les canes sauvages de l'étang voisin de faire en son lieu et place ce pèlerinage. Or, il en advint comme elle l'avait souhaité. Sauvée par l'intercession du saint, elle mourut peu après d'un mal de langueur que lui causa la trahison de son ami. Alors, poursuit Ludovic de Vaux qui, au xv<sup>e</sup> siècle en a écrit la chronique, on vit cette chose étrange :

(1) Attribué à saint Hervé, patron des poètes populaires.

(2) Montfort-sur-Meu s'appelait précédemment Montfort-la-Cane.

le jour de la fête patronale, une cane sauvage, suivie de ses petits, marchant deux à deux comme à une procession, s'acheminèrent vers l'église au son des cloches qui carillonnaient toutes seules. Et arrivée dans le sanctuaire, la cane prit son vol et caressa de son aile la statue du saint protecteur. Le lendemain, avec ses canetons, assistant à la messe, elle se laissait toucher par tous les fidèles et à l'élévation elle se tournait dévotement vers l'autel. Puis, à midi, sauf un des petits laissé en offrande, les oiseaux partirent comme ils étaient venus et allèrent se perdre dans les hautes herbes de l'étang.

Ce prodige, sculpté aux pieds du grand saint, brodé sur sa bannière et sur les vêtements sacerdotaux, s'est répété à maintes reprises, ainsi que l'attestent de hauts personnages dans les procès-verbaux signés et paraphés qui figurent aux archives de la ville. Récemment encore, l'historien Hay du Châtelet en a été le témoin (1). Peut-être même, quoique depuis un temps les apparitions se soient espacées, Louis Grignon, comme Joseph Allain, le futur recteur (2), a-t-il eu la chance de tenir dans ses bras le mystérieux animal.

Enfance bercée par la piété populaire qui, pour toujours, imprègne l'âme de son parfum.

Mais l'homme obstiné marche à grands pas et ne regarde pas en arrière.

\*\*\*

Derrière lui, il y a Rennes, la capitale, ses murs couleur de rouille et ses pignons d'ardoises, et le collège où, depuis huit ans, il étudie et dont les dernières vacances viennent d'ouvrir les portes (3) pour son départ. Il y a ce long bâtiment sévère d'un seul étage, surmonté d'une ligne de mansardes d'où l'été partent en criant les hirondelles, la cour spacieuse, le préau où durant les récréations il se tenait à l'écart, sous les arcades, de la foule des écoliers trop vulgaires, lisant des pages de saint Bernard ou menant quelque pieuse discussion avec cet ami qui sera plus tard M. Blain, son biographe, docteur en Sorbonne, chanoine et curé de Saint-Patrice de Rouen, dont l'admiration fidèle se nuancera toujours de quelque stupeur. Il y a les salles de classe faiblement éclairées le soir par des quinquets où, à douze ans, il apporta le maigre

(1) En 1666.

(2) Qui le certifie dans un rapport longuement circonstancié, en date du 9 mai 1739.

(3) Fondé en 1607, c'était un des collèges les plus importants de France. Il comptait environ 5.000 élèves. Chateaubriand y fit ses études.

bagage reçu à la pauvre école de Montfort de la bouche d'un magister maladroît qui l'initia au service divin, lui apprit à lire, à former ses lettres, à calculer, tant au jet qu'à la plume, les livres, les sols et les deniers. Débutant en sixième par les rudiments du latin, il a franchi brillamment les humanités, la philosophie qui comprend la logique, la physique et la métaphysique, abordé enfin les sciences sacrées et parcouru, en même temps que le grec et l'hébreu, les trois branches de la noble théologie : dogme, écriture sainte et droit canon. Il y a le vieil hôpital général, construit près de la porte Esvière, sous le vocable de Saint-Yves. Là, chaque semaine, les jours de congé, avec les meilleurs de ses compagnons, il écoutait les exhortations de l'aumônier, M. Bellier, avant qu'on aille, deux à deux, servir les malades et les innocents, leur lire de bons livres au réfectoire et leur expliquer avec patience le catéchisme.

De douceur, il a été peu comblé. Chez les deux mille écoliers, ses condisciples, qui se bousculaient le matin dans les couloirs du collège et dont il redoutait les propos sournois, il a vu beaucoup de fronts bas, de lèvres amères, de regards précocement ternis. Ces petits paysans aux longs cheveux, ces jeunes bourgeois ajoutant l'arrogance à la corruption, arrivés par bandes de leurs cantons, parlant le patois local, s'agglomèrent en clans fermés et jaloux. Aussitôt tournés les regards des Pères, ils affichent entre eux un libertinage impudent dans leurs mœurs et dans leur langage. Lâchés dans la rue, avant de gagner les pensions sordides qui les logent, on voit bon nombre de ces mauvais drôles mener grand tapage, briser les vitres, exciter les chiens, réveiller les gens endormis et se quereller jusqu'au sang au sortir des tavernes où ils se sont enivrés de gros vin et ont lutiné les servantes.

Louis-Marie a éprouvé pour eux un sentiment mêlé de pitié et d'effroi. Il les aime et il les redoute. Il a rêvé de les tirer de leur fange et il a le dégoût d'y tremper la main. Il a vu bafouer l'innocence et a tremblé parfois devant l'apparente impuissance de la charité.

Partout, il a deviné le mal aux aguets, prêt à s'insinuer dans toutes les fissures des cœurs. Il a eu la douleur d'en flairer les tristes relents jusque dans la maison de famille, à Rennes, où ses parents vivent aujourd'hui à frais communs avec l'oncle de Vizeule, sacriste de Saint-Sauveur, et où le soir, en sortant du collège des Jésuites, il enseigne le latin à ses frères. A table, il a essuyé la violence orgueilleuse de son père, contre laquelle s'est insurgée sa propre violence, et il n'a triomphé de ses impulsions orageuses que par la retraite et par les macérations qu'il s'impose. N'a-t-il pas eu à rougir

en découvrant un jour ce livre aux gravures infâmes qu'il a jeté aux flammes, le cœur battant, pour purifier l'atmosphère domestique ?

De toute sa force, il proteste contre le monde, il rejette ses pompes ignobles et ses bas plaisirs. Mais il ne condamne pas ceux qui succombent et pense à les racheter par ses œuvres et ses pénitences. La meute abjecte, il la sent tapie dans tous les fourrés et prête à le mordre aux talons. Contre elle il a cherché du secours. Il a rencontré quelques beaux visages graves et paternels : son confesseur, le P. Descartes (1), M. Bellier, l'ami des pauvres, et le doux régent, M. Gilbert, qui n'a jamais répondu que par la tendresse aux insultes des mutins et à leurs railleries effrontées. Du milieu trouble dans lequel ils se trouvent plongés ensemble, il a tiré, par la force de sa vertu attractive, quelques âmes d'élite, peu nombreuses, mais pleines de ferveur. Parmi elles on compte le jeune Claude-François Poullart des Places, son cadet de six ans, promis au plus saint des apostolats. En ville, une dame pieuse leur a prêté une petite chambre. Ils l'ont décorée à frais communs, ils y ont dressé un oratoire. Et là, durant ces heures de liberté que d'autres épuisent par le désœuvrement et par la débauche, ils s'entretenaient doucement avec la Reine des Anges, ils lui demandaient à voix basse de les préserver du péché et de les armer pour la défense de son Fils. Ces pieux enfants s'étaient liés par des règles qui les engageaient au silence, à la mortification, à la prière. Que subsistera-t-il de leur naïve fondation ? Rien peut-être à la place originelle. Mais il emporte l'ébauche sublime dans son cœur.

Rennes, la famille et le collège, les déchirements et les espoirs du jeune âge ne sont encore qu'à une lieue en aval, à peine dissimulés par le rideau mouillé de la bruine et les petits chênes tordus par le vent tournant. Louis-Marie ne se retourne pas. Il entame d'un pied intrépide les soixante-seize lieues d'espace qui le séparent de Paris.

\*\*

L'homme est parti.

Tout de suite, il adopte le balancement de la marche, régulier comme le poulx, en plus rapide, portant sur la jambe droite, puis sur la jambe gauche, qui frappe et peuple le grand silence. Rythme propice à la rêverie et à la chanson, emplissant l'âme d'un bourdonnement musicien, mouvement qui berce le contemplatif mais entraîne aussi l'homme d'action ;

(1) Le neveu du philosophe, auteur du *Palais de l'Amour divin*.

chacun des trois temps, le bâton et les deux pieds qui avancent, comme un signe de conquête, prend possession de la terre.

Toute sa vie, Grignon de Montfort chérira la marche à pied, au niveau des buissons et de l'encolure des bêtes, celle qui n'a pour instrument que notre humble corps et qui fauche tout au plus ses sept à huit lieues par jour, celle des soldats, des pèlerins et des apôtres. Laboureur opiniâtre, il arpentera sans relâche ces immenses sillons qui finissent à Paris, à Rennes, à Nantes, à Poitiers, à La Rochelle, à Rome, qui se divisent à l'infini dans les terroirs de Bretagne, du Poitou et des Marais ; il ne se reposera de sa longue errance, après des milliers de lieues dévorées, qu'en tombant de fatigue aux portes de la mort et du paradis.

Dès les premières heures, la pluie s'est mise à tomber, d'abord presque impalpable, comme criblée à travers un tamis très fin et couvrant les vêtements d'un duvet léger. Le chemin s'enfoncé à travers les petits murs de pierre sèche, rongés de mousse et de lichen, coupés de barrières et de sautoirs, et les haies où les ronces s'enchevêtrent avec les fougères, où luisent les baies rouges du houx, les baies noires du sureau, et les prunelles dont les fruits ont la nuance de l'ardoise et les feuilles celle des tuiles grises. Des merisiers, des poiriers pointent, couleur de rouille, et des chênes à peine jaunissants d'où la pie s'envole en poussant son cri jacassier. L'averse de plus en plus dense efface les lointains, détache les masses de feuillages proches sur un fond laiteux. Elle donne aux choses un air de résignation tranquille, les fonde dans un songe incolore et sans contour, pénètre le marcheur d'une grande paix mélancolique.

Il traverse de petits champs de seigle, des sous-bois où les glands craquent sous le pied, où les châtaignes en tombant font éclater leur corselet d'épines. Dans ce désert de landes et de forêts à peine s'il distingue, à longs intervalles, la silhouette d'une bergère en cape noire ou d'une ramasseuse de bois mort. Tout se dilue dans un vague silence où il ne perçoit plus que le bruit de ses pas et le battement de l'eau qui coule doucement sur son visage comme des larmes.

Le singulier passant qui ruisselle exulte pourtant sous cette chape de nuées comme sous une bénédiction céleste. Il pense qu'il aurait pu être avocat ou notaire, comme son père l'a désiré, peut-être syndic ou bailli, accéder à une honnête aisance, occuper un de ces emplois lucratifs qui attirent les déférents saluts des personnes de bon renom. Il se réjouit dans son cœur de cette perspective avortée. Il remercie le ciel d'avoir fait de lui pour toujours un vrai pauvre, totalement

dépourvu, totalement consentant, évadé de toutes les charges des puissants du monde, tout entier disponible pour le service de Dieu.

Il ne méprise personne, mais il a la crainte instinctive du mauvais riche et ne se sent à l'aise que chez les humbles. Il ne s'arrête guère dans les villes, évite même les auberges confortables qui servent de relais à la diligence. A l'heure où tinte l'angélus, la route le conduit à quelque ferme isolée, à quelque hameau sauvage où elle se perd dans des fondrières, s'enduit de bouse et de purin noir. Il réveille l'aboiement des chiens auxquels répondent ceux des lointains villages, comme des appels de sentinelles. Il avise la chaumière la plus pauvre, affaissée sous son toit de velours que décorent la joubarbe et l'herbe à Robert. Il pousse la porte, entre sous la lumière du « chaleul » ou de la lampe de résine, s'agenouille sur les grosses dalles et récite le psaume de supplication : *Visita, quæsumus, super hanc familiam tuam...*

Le pays est resté peureux, tout vibrant encore des rumeurs de la guerre civile et de la « révolte du papier timbré ». Des bandes de mercenaires congédiés rôdent dans les campagnes. Pourtant on a gardé presque partout les traditions hospitalières et le respect du pauvre. Le mendiant qui franchit le seuil et dont on ne saura pas le nom s'entoure d'un mystère presque sacré. Il entre avec lui tout un souffle d'aventure. Dans ces temps bénis, le surnaturel est encore si près de la terre qu'on ne s'étonnerait pas de découvrir sous ses hardes quelque envoyé céleste, comme l'ange entré chez Tobie. On l'appelle : « pauvre », « chéri », « frère du bon Dieu ». On le sent porteur d'un pouvoir secret, près de l'oreille du Seigneur, « car l'Éternel écoute les pauvres » (1), capable de faire monter jusqu'à lui ses prières pour les vivants et pour les morts.

Le maître s'est lavé les mains à l'eau du puits avant de toucher la miche sur laquelle il fait le signe de la croix. L'hôte prend place à la longue table avec les parents et les serviteurs. Il partage avec eux la soupe aux choux, les galettes de blé noir, le plat de raves ou les châtaignes, tandis que les femmes se tiennent debout derrière les hommes, à la mode antique.

Puis, les enfants s'en vont dormir. Les soirées s'allongent. Les servantes filent au rouet, teillent le chanvre. Il aide à écaler les noix pendant qu'un peu de vin pour faire des rôties chauffe sur la tête des landiers. Ses vêtements trempés fument

(1) Ps. LXIX-34.

au feu de l'âtre. Parfois il lit une page des Saintes Ecritures et fait dire en commun un *Pater* et trois *Ave*. Alors le pauvre gagne le foin du grenier ou couche avec les brebis, séparé seulement par une cloison de la grande salle où reposent, dans les lits fermés par de larges rideaux de serge, les bonnes gens qui lui font si simplement l'aumône.

Au petit jour, il récite les prières d'adieu et reprend la route, emportant dans son bissac la tranche de lard, les oignons et le morceau de pain bis pour l'étape.

\*\*

En dix jours, Louis-Marie a traversé l'Armorique, le Bocage manceau, la grande plaine de Beauce toute florissante de blé où les meules se confondent avec les moulins.

Obstinément, la pluie ravage les chemins, rince le roc, creuse les ornières et les flaques. Il s'enlise jusqu'au jarret dans un limon gras qui colle aux semelles de lourdes mottes d'argile. L'eau imbibe le vêtement, s'infiltré par le col et les poignets, gonfle les souliers qui crachent, glace les membres malgré l'exercice. Les rivières grossies rendent dangereux les passages à gué et font tanguer les bacs que le passant hèle et qui le prennent à bord par compassion.

Vers la fin du dixième jour de marche, du haut des coteaux de Vaugirard, il a vu se dérouler la ville immense. Au delà des vignes et des terrains maraichers, c'est un fouillis de ruelles, de pignons et de clochers fermé par les collines de Chaillot et de Montmartre. Il ne sait pas encore nommer les chapelles proches des Filles du Bon Pasteur, des Bénédictines, des Carmes déchaux, des Chartreux, ni les Cordeliers au delà des verdure jaunies du Luxembourg. S'il distingue Sainte-Geneviève à cause de sa montagne, il cherche en vain le petit dôme de la Sorbonne et celui de Saint-Sulpice récemment construit, but de son long pèlerinage. Derrière le quai de la Grenouillère, il aperçoit le Louvre au delà du Pont-Neuf et dans l'île les nobles tours de la cathédrale.

Dans ce cadre que limitent le fleuve, les terrains vagues des Gobelins et de la Salpêtrière, va s'inscrire une page de son histoire. Il sent peser sur lui, obscurément, de grands desseins. M<sup>me</sup> de Montigny l'attend pour lui ouvrir les portes de l'avenir. Venue de Paris à Rennes pour affaires, accueillie chez les Grignon, elle s'intéresse à la famille dont elle a deviné la gêne. Elle a pris la charge d'une des petites filles. Elle a décidé le père à laisser partir l'aîné dont la pension

au séminaire Saint-Sulpice sera payée, assure-t-elle, par une amie.

Maintenant, il se dirige vers le quartier Saint-Germain qu'elle habite. De somptueux hôtels commencent à s'édifier le long de la rue du Bac, encore hier simple traverse et la rue Saint-Dominique qui cesse à peine de s'appeler rue aux Vaches. Leurs perrons de marbre, leurs bâtiments à colonnes, leurs jardins à la française remplacent peu à peu les chantiers de bois, les champs de poireaux et de fraises, et les terrains de jeux du Pré-aux-Clercs. Louis-Marie ravive dans sa mémoire les traits de son élégance protectrice. Il revoit la robe de brocart, les souliers de soie, les cheveux poudrés, la cordialité distante. Il imagine les lambris dorés, les plafonds de stuc, les marqueteries et les laques, la morgue et le dédain des moire les traits de son élégante protectrice. Il revoit la robe de longue, les cheveux incultes. Il tient à la main ses chaussures qu'il a jugées inconfortables. Il contemple ses pieds qui saignent, son vêtement misérable lacéré par les ronces, dégouttant de boue. Par quelle aberration grotesque ce saint Jean-Baptiste du désert allait-il se fourvoyer dans le grand monde ? Il sourit doucement de sa méprise, il tourne la tête et va se cacher dans « un petit trou d'écurie ».